

VOEUX PARRICIDES ET FANTASMES DE DÉVORATION

De la désidéalisée du père à l'adolescence

Florian Houssier

P.U.F. | *La psychiatrie de l'enfant*

2012/2 - Vol. 55
pages 557 à 573

ISSN 0079-726X

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-la-psychiatrie-de-l-enfant-2012-2-page-557.htm>

Pour citer cet article :

Houssier Florian, « Voeux parricides et fantasmes de dévoration » De la désidéalisée du père à l'adolescence, *La psychiatrie de l'enfant*, 2012/2 Vol. 55, p. 557-573. DOI : 10.3917/psy.552.0557

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

VŒUX PARRICIDES ET FANTASMES DE DÉVORATION. DE LA DÉSIDÉALISATION DU PÈRE À L'ADOLESCENCE

Florian HOUSSIER¹

VŒUX PARRICIDES ET FANTASMES DE DÉVORATION. DE LA DÉSIDÉALISATION DU PÈRE À L'ADOLESCENCE

Deux conflits traversent le processus d'adolescence : le premier concerne la spécificité postpubertaire des désirs incestueux et la capacité à s'en dégager, dans le sens de l'ouverture vers la complémentarité des sexes ; le second touche la nécessaire désidéalisation du parent homosexuel préœdipien. À travers les extraits de la psychothérapie de Jean, nous explorons le lien père/fils à l'adolescence et ce qu'il mobilise comme fantasmes ambivalents partagés, dans des modalités œdipiennes et préœdipiennes incluant notamment la circulation de fantasmes de dévoration. Ces fantasmes s'intriquent avec la désidéalisation de la figure paternelle, contribuant à l'élaboration des vœux parricides (incluant les désirs matricides) adolescents.

PARRICIDAL WISHES AND DEVOURING FANTASIES. FROM THE DISIDEALISATION OF THE FATHER TO ADOLESCENCE

Two psychic conflicts traverse the adolescent developmental process: the first concerns the post-pubertal specificity of incestuous desires and the capacity to overcome them through an opening out to the complementarity

1. Maître de conférences HDR à l'université Paris-Descartes, Sorbonne-Paris Cité, Institut de psychologie, Laboratoire de psychologie clinique et de psychopathologie (LPCP – EA 4056). Psychologue, psychanalyste.

Psychiatrie de l'enfant, LV, 2, 2012, pp. 557 à 573

of the sexes. The second concerns the necessary disidealization of the pre-oedipal parent-figure of the same sex. Using excerpts from an adolescent psychotherapy with "John", we will explore the father-son bond in adolescence and the ambivalent fantasies which are brought into play for both father and son in oedipal and pre-oedipal modes, notably including fantasies of devouring. These fantasies interweave with the disidealization of the father figure, contributing to the elaboration of both parricidal and matricidal wishes in the adolescent.

Key words: Adolescence – Disidealization – Father-son bond – Fantasy of devouring – Psychotherapy.

DESEOS PARRICIDAS Y FANTASÍAS DE DEVORAR Y DESIDEALIZAR AL PADRE EN LA ADOLESCENCIA

Dos conflictos se presentan en el proceso de la adolescencia: el primero concierne la especificidad en la post pubertad de la existencia de deseos inconscientes y de la capacidad de elaborarlos, mediante la apertura hacia la complementariedad de los sexos; el segundo se refiere a la necesaria des-idealización del padre homosexual pre-edípico. A través de los extractos de la psicoterapia de Juan, exploramos le vínculo padre/hijo en la adolescencia y la movilización de fantasías ambivalentes compartidas, en modalidades edípicas y pre-edípicas, que incluyen especialmente la aparición de fantasías de devorar y ser devorado. Estas fantasías se intrincan con la des-idealización de la figura paterna, contribuyendo a la elaboración por el adolescente de deseos parricidas (y también de deseos matricidas)

Palabras claves: Adolescencia – Des-idealización – Vínculo padre/hijo – Fantasía de devorar o ser devorado – Psicoterapia.

L'adolescence est un temps favorisant la rencontre avec les aspects les plus intenses de la vie psychique, sexuels comme meurtriers. Si on considère que les conflits ou traumatismes infantiles sont repris au moment de l'adolescence, pour être remis en tension à la lueur nouvelle des effets du génital, l'adolescence est par conséquent un travail dynamique de transformation psychique. L'inflexion psychopathologique potentielle de l'adolescence se différencie à l'aune de son aspect transitoire ou durable ; cette orientation – de quel côté ça va pencher ou éclater – dépend donc de la capacité de l'adolescent à engager un processus remaniant les conflits infantiles, sur fond de destin élaboratif des pulsions partielles et du lien aux objets œdipiens.

L'adolescence est un processus central dans le devenir du sujet, non pas au même titre que l'infantile, mais de

façon comparable quant à l'importance des mouvements de construction subjective mobilisés. Parmi ces mouvements, le paradoxal travail de maintien du lien aux imagos parentales s'oppose à une nécessaire mise à distance des parents de la réalité. À cette toile de fond s'ajoutent deux conflits à perlaborer, indissociables, émergeant comme constituants de la traversée du processus : le premier concerne la spécificité postpubertaire des désirs incestueux et la capacité à s'en dégager, dans le sens de l'ouverture vers la complémentarité des sexes (Birraux, Gutton, 1982) ; le second touche la nécessaire désidéalisation du parent homosexuel préœdipien, condition d'une identification stable pour entrer dans « l'adulthood » (Houssier, 2010 a).

Ces aspects psychiques s'articulent avec les changements corporels. Si grandir est un acte agressif, cela implique de nouveaux terrains de rivalité jusqu'ici recouverts par l'imaturité infantile. L'adolescent devient par exemple capable de procréation et acquiert un pouvoir nouveau jusqu'ici attribué aux seuls parents. L'asymétrie entre adultes et enfant se réduit, rendant fantasmatiquement l'écart de générations moins prégnant ; l'adolescent acquiert certains pouvoirs du parent de même sexe et devient le meurtrier potentiel de ses parents.

À l'adolescence, le renoncement à l'inceste constitue la perspective de créer soi-même des origines (enfant) tout en maintenant le fil identificatoire qui relie le futur au passé, inscrivant potentiellement l'enfant à naître dans trois générations. Ce fil est tenu si on considère l'hypothèse d'une potentialité psychotique propre à l'adolescence (Green, 1990), interrogeant la fragilité des assises narcissiques infantiles. Cette fragilisation éclate à l'adolescence, qui constitue une véritable épreuve narcissique dans le sens où les idéaux du moi sont encore précaires, fragiles, changeants : autrefois étayés sur les valeurs parentales, celles-ci sont désormais partiellement désinvesties ou contre-investies. L'attaque fantasmatique envers les imagos parentales se nourrit de l'opposition aux idéaux parentaux ; ce mouvement critique participe à l'élaboration de la haine et de la destructivité envers l'objet.

Prendre en soi l'autorisation d'avoir une activité sexuelle comparable à celle des parents constitue une variation sur

le thème de la nouveauté du génital passant par le renouvellement des identifications. L'image des parents se modifie, passant de l'interdit à la tolérance concernant la vie sexuelle, modification sensible du parent intériorisé : l'adolescent peut maintenant se représenter, lui-même comme ses parents, sexuellement actif dans la réalité (Jacobson, 1964), tout en maintenant l'interdit de l'inceste, perspectives potentiellement conflictuelles.

Mais l'avènement de ce potentiel devenir adulte est précédé par des conflits sexuels relevant d'aspects plus primitifs. À travers les extraits de la psychothérapie de Jean, nous explorons le lien père/fils à l'adolescence et ce qu'il mobilise comme fantasmes ambivalents partagés, dans des modalités œdipiennes et préœdipiennes incluant notamment la circulation de fantasmes de dévoration. Ces fantasmes s'intriquent avec la désidéalisiation de la figure paternelle, contribuant à l'élaboration des vœux parricides (incluant les désirs matricides) adolescents.

DE QUELQUES ASSASSINS DANS LES GÉNÉRATIONS

Un premier temps de la demande : Jean et ses visions meurtrières

Jean, 16 ans, fils unique, se plaint de « visions meurtrières » dont il craint la réalisation ; en préparant à manger au chat, qu'il affectionne, il a imaginé lui planter un couteau dans l'œil. Il raconte cette scène à ses parents, divorcés depuis sept ans, qui se mettent d'accord pour consulter. Les parents habitent l'un près de l'autre, Jean faisant l'aller et retour entre les deux appartements, même s'il est davantage installé chez son père.

Lors des séances préliminaires, Jean évoque sa crainte d'actes meurtriers qui l'a envahie récemment, au point de rompre avec sa petite amie pour la protéger. Il me précise cependant que ses « visions » peuvent s'imposer à lui en croisant n'importe qui dans la rue. Deux associations essentielles interviennent au cours de ces séances : il règne entre son père et son grand-père paternel une agressivité de longue date ; et

ces fantasmes meurtriers sont présents depuis son enfance, mais enfant, il les transformait dans des jeux : il se déguisait et menait des enquêtes imaginaires pour découvrir qui était l'assassin. Aujourd'hui, il se sent dans la peau de l'assassin. Avec l'accord de ses parents, la psychothérapie peut maintenant s'engager, à raison d'une fois par semaine.

Les visions sont maintenant nommées des « crises de clash » ; Jean remarque qu'elles interviennent lorsqu'il n'arrive pas à entrer en conflit avec son père. Cependant, conjointement au lien à un père idéalisé, il exprime sa crainte d'une mère intrusive qui essaie de casser ce lien et de le faire parler sur son père. Jean se souvient alors que, enfant, il a rêvé qu'il tuait sa mère et ses grands-parents maternels, laissant place à la seule lignée paternelle. La séparation des parents, alors qu'il a 9 ans, constitue un tournant : tout en devenant le confident de chaque parent, il se rapproche de son père en adoptant la religion de son grand-père paternel catholique, en opposition à la grand-mère maternelle anticléricale. Cette séparation conjugale et ses effets viennent interrompre ses jeux et rêveries d'enfant.

Pour rester l'enfant œdipien idéal et réparateur, il se sent contraint maintenant de rester neutre dans les conflits parentaux, s'interdisant notamment d'exprimer son agressivité envers l'un de ses parents, qui serait le signe d'une trahison en faveur de l'autre. Il craint davantage sa violence avec sa mère, car avec elle, ça monte et il a envie de taper. Cette tension émerge notamment lorsque sa mère l'empêche de parler, lui coupe la parole ; il tape alors du poing contre le mur, ce qu'il associe à un souvenir d'enfant : son père est en colère et devant sa mère, il jette une radio par terre qui se brise. La crainte d'une colère qui ferait éclater ou exploser la mère est présente dans sa crainte d'exprimer son hostilité envers elle, ou une fille – il a « cassé » avec sa dernière amie.

L'adolescent face à ses idoles

Il attaque donc peu ses parents, car, ajoute-t-il, ce serait « comme un croyant qui attaquerait ses idoles », me faisant entendre le maintien de son idéalisation des figures parentales comme défense contre ses désirs hostiles,

contribuant notamment à conserver des désirs œdipiens, positifs comme négatifs, en l'état.

Il associe sur le fait de s'être coupé le doigt enfant, au lieu de dire sa colère. Cette attaque du corps est également associée à l'attente d'une punition qui ne venait jamais ; lorsqu'il provoquait ses parents, il ne recevait aucune réponse ferme ou punitive, mais les idées provocatrices et la colère, elles, restaient en lui. Comme en réponse à l'intensité de ses affects, il évoque son envie de se détruire en se coupant, notamment à l'époque où il se trouvait trop enveloppé, où il se traitait de « gros lard », à la suite du divorce. Jean associe aujourd'hui ce « trop de lard » à ses sentiments de culpabilité, liés au souhait parfois conscient d'avoir chaque parent pour lui seul.

Peu après le divorce, l'amour pour le père, *via* l'identification, semble prédominant dans son récit : lorsque le père se déprime, maigrit, Jean prend du poids et grossit. Puis, le père sort progressivement de sa dépression et reprend du poids, alors que Jean en perd, au moment de la fin de la procédure de divorce – qui aura duré trois ans –, comme dans un principe de « corps communicants ». « Vers 14 ans, j'ai accepté mon corps », conclut-il.

Pour trouver un peu de distance dans le lien, son père tente parfois de l'énerver, surtout quand il est « en crise », c'est-à-dire proche de l'isolement dépressif. « Je me laisse prendre », commente Jean ; cette position passive lui donne l'impression de toujours donner à son père ce qu'il attend, même lorsqu'il se met en colère après son père, prétexte à une mise à distance, mutuelle et provisoire. Le repli du père semble alors s'articuler avec les modalités défensives de Jean contre ses désirs parricides : l'éloignement intervient avant que la colère ne déborde Jean.

Au cours de la psychothérapie, d'une durée de deux ans, la question des liens transgénérationnels devient prééminente. Lorsqu'il fait de l'alpinisme, Jean se sent vivant, « encordé » avec son père, en train d'escalader une montagne, pendant les vacances passées dans la maison achetée par le grand-père. Lorsque celui-ci décide de vendre cette maison, le père de Jean se fâche avec son père, jugé égoïste. Le père semble vivre cette décision comme une mesure de rétorsion, ce qui ravive les souvenirs de Jean : son grand-père

le traitait parfois de « paysan » ou d'« auvergnat », ce qui le rabaisait par ses origines, sa mère étant issue d'une lignée auvergnate jugée comme moins prestigieuse que l'origine et le nom du père.

Lorsqu'il cherche à mettre à distance la lignée paternelle, il pense au mot écrit à l'adresse de son grand-père maternel après sa mort, brouillon de lettre conservé depuis dans son étui de raquette de tennis ; dans ce mot, il promet à son grand-père de ne pas abandonner une partie de tennis, et il s'adresse à lui en anglais, langue qui renvoie aux origines de la famille de la mère. Il met donc sa mère entre son père et lui par la pensée et par des actes proches qui s'apparentent à un rituel.

Une tendresse protectrice envers le père

Au fil des séances, les liens entre présent et passé deviennent plus fluides. Il se souvient qu'enfant il avait peur d'être mangé, son père le menaçant pour jouer de lui manger le ventre. Il jouait aussi à taper son père, qui contrôlait son excitation en arrêtant le jeu quand celle-ci montait trop. Sa mère lui chatouillait le ventre, et il s'endormait parfois dans son lit, la mère lui disant de ne pas le dire au père.

Avec sa première petite amie, Jean développe un zona sur les flancs, avec la crainte qu'elle lui prenne quelque chose « que je ne lui ai pas autorisé à prendre », dit-il. Puis, il fait le récit d'un rêve d'enfant où il est pourchassé avec ses parents par un ogre. Il associe sur son père mais aussi sur son grand-père qui voudrait le retirer à ses parents : il prendrait la place d'enfant idéal auprès du grand-père, qui a été déçu par son fils, le père de Jean.

À partir de ce récit de rêve, il associe sur la souffrance d'avoir à renoncer à être le petit-fils idéal de son grand-père, qui coupe le cordon ombilical avec le père en vendant le chalet d'hiver. Ce renoncement en introduit un autre, la perte de la relation d'amour idéalisée avec le père, sur fond de fantasme d'union avec le père dans la montagne.

Selon nous, la tendresse envers le père représente ici un lien protecteur face à la menace d'intrusion maternelle et les fantasmes incestueux qu'elle mobilise. Le lien au père est

aussi un cache-haine, l'amour dévorant pour le père – obstacle à la relation avec une jeune fille – étant lié au désir que meure leur relation exclusive et à la possibilité de se dégager du lien transgénérationnel auquel il s'est soumis. À la suite de cette séance qui s'achève sur l'idée de tuer le père pour pouvoir s'en séparer, il en vient progressivement, au fil d'une dizaine de séances, à l'idée de me supprimer en arrêtant la psychothérapie, pour pouvoir penser par lui-même, « créer son propre style », enjeu transférentiel reprenant le lien au père. Je suis d'autant plus associé au père que c'est lui qui a amené Jean à la psychothérapie, tandis que malgré son accord initial, la mère trouve aujourd'hui cette thérapie trop longue, s'intercalant de façon tierce dans le transfert paternel de Jean envers moi.

En me percevant comme une menace potentielle, trop envahissant – l'assassin peut changer d'âme –, je serais celui qui l'empêcherait de réussir ses examens, en prenant trop de place dans sa tête. « En partant, je vous tue », me dit-il, opération qui se joue dans la parole, meurtre symbolique « en présence ».

La rivalité avec le père – qui va prendre le plus de place – intervient ; « J'ai encore besoin de mon père, c'est trop tôt, et je n'ai pas beaucoup parlé de ma relation avec ma mère, je n'en suis pas encore là. » L'ouverture d'un espace pensable pour ses vœux parricides apparaît comme une limite transférentielle de la psychothérapie tout en représentant un apport psychique conséquent, nécessaire avant de pouvoir éventuellement investiguer le champ plus archaïque de l'imaginaire maternelle... dans un autre temps.

PROTÉGER, S'IDENTIFIER, ÊTRE DÉVORÉ

On pourrait penser que la décision d'arrêter la psychothérapie intervient pour Jean comme une forme de défense agie contre des angoisses plus primaires, résonnant avec les réaménagements propres à l'adolescence. Cependant, et ce serait là une des particularités propres au processus d'adolescence telle que R. Cahn l'évoquait (1987), pouvoir parler sa décision d'arrêter et s'y tenir renvoie aussi à un moment

de saisissement individuant ; il expérimente ainsi le meurtre dans sa dimension symbolique, dans une destructivité – faire disparaître le psychothérapeute – tolérable par rapport à son symptôme d’appel, ses visions meurtrières qui se sont estompées. La relation avec les filles comme avec sa mère reste en suspens, mais le trajet accompli semble de bon augure pour dépasser et tolérer ce qui l’inquiétait tant, à savoir que ses fantasmes meurtriers, parricides et matricides, ne viennent le déborder et s’accomplir. On peut sans doute reprendre ici D. W. Winnicott lorsqu’il énonce : « Nous espérons tous que nos patients en auront un jour fini avec nous, qu’ils nous oublieront et découvriront que la vie est elle-même une thérapie qui a un sens » (1975, p. 122). Il n’est pourtant pas question de banaliser l’arrêt d’une psychothérapie, mais d’en faire ressortir certains aspects dynamiques potentiels, lorsqu’il est davantage question d’une séparation pensée/parlée, même insuffisamment élaborée, que de rupture du lien transférentiel.

Contenance paternelle et nid aux bébés

La problématique de l’écart intergénérationnel s’ouvre au moment de l’adolescence : est-il suffisant pour permettre aux fonctions différenciatrices paternelles d’être opérantes ou cet écart est-il écrasé par un rapproché incestueux dont Jean serait à la fois l’acteur et l’objet ? Une des fonctions du père, c’est de garantir l’équilibre entre séduction et interdiction, en introduisant des enjeux de filiation et de transmission.

Jean signale ainsi une des fonctions du père, d’être celui qui protège : son père lui a interdit d’attaquer la mère en sa présence. Le père ne fait pas que protéger la mère de la haine de l’enfant, ou lui donner des limites quant à l’expression de cette haine : il constitue une figure qui, en passant des coulisses au-devant de la scène, endosse une part de la haine initialement centrée sur la mère (Winnicott, 1967).

S. Freud (1930) relie l’état de dépendance infantile absolue à la mère avec la nostalgie du père ; le seul autre besoin d’origine infantile aussi intense est celui de protection par le père. Protéger est une fonction paternelle essentielle, car

elle permet d'imposer des limites qui séparent mère et enfant tout en les contenant ensemble, c'est-à-dire en les liant. Pour S. Freud, le père actuel est l'obstacle réel qui de nouveau érige la barrière contre l'inceste, incluant la prescription d'interdits ; mais la fonction de contenance implique aussi le holding psychique qui relie mère et enfant, de sorte que les fondements originels de la triangulation sont portés sur le plan représentationnel par le père : pas de mère sans bébé, pas de bébé sans relation père/mère, etc. Sans nier l'impact de la parentification des enfants de parents divorcés, il est question du lien parent/bébé, ici ce que remobilise l'adolescence pour le père comme pour le fils, troublant le jeu des places et des fonctions de chacun.

Le bébé crée l'objet de satisfaction, sur la base des satisfactions sensorielles dans la rencontre avec l'objet. Par son omnipotence magique, l'enfant crée son parent, au point de se sentir le parent de son propre parent : c'est un parent trouvé-crée engendré par l'enfant. Ce n'est pas seulement le nid aux bébés (Meltzer, 1989) qui est donc reconvoqué par l'adolescence – le bébé perçoit son père comme un des bébés de la mère –, mais la toute-puissance magique des désirs, quand l'inversion des origines peut organiser le fantasme de permutation des places. Le bébé-père se déprime et provoque la colère de Jean qui, d'une place de grand-père, donne à son père de quoi apaiser celui-ci en répondant à sa demande : se mettre en colère pour créer une distance suffisamment bonne, où chacun peut retrouver du jeu avec sa place initiale dans la filiation. Comme C. Bollas (1989) l'indique, les adultes régulent et modulent les données sensorielles du bébé pour qu'il puisse les assimiler ; l'enfant s'identifie à cet aspect transformationnel de la fonction parentale, susceptible de modifier ses expériences de souffrance. Les expériences sensorielles peuvent ainsi être qualifiées grâce au potentiel transformateur de la fonction parentale intériorisée : symbolisation, activité créatrice, mise en représentation, autant de moyens de surmonter sa souffrance ou de lui donner un sens. Le bien-être de l'enfant dépend de ses capacités précoces à symboliser des éléments essentiels de la relation parent/enfant, capacités qu'il peut utiliser par la suite.

Lorsque D. W. Winnicott (1967) énonce que dans la mère, il comprend toujours le père, deux interprétations (au moins) sont envisageables. La mère implique psychiquement la présence du père même si celui-ci est dans l'ombre pour l'enfant ; ou il y a dans la mère un père qui vit, le sien avant que cela puisse être le père de l'enfant. Pour Jean, c'est le langage du père de la mère qu'il a perçu comme différenciateur dans le couple qu'il forme avec son père. L'Œdipe négatif de Jean, dans sa dimension orale et phallique, peut être envisagé comme un paravent contre le risque représenté par l'Œdipe pubertaire impliquant des désirs incestueux et parricides, incluant le matricide. Cette mixtion des figures archaïques remontant à la surface à l'adolescence implique massivement les fantasmes oraux.

Identification au père et fantasmes de dévoration

Cette représentation d'un père qui constitue un rempart contre l'attraction régressive envers la mère est soutenue par ceux qui se sont interrogés sur les liens entre la théorie de Freud et sa trajectoire affective. Ainsi, selon R. Abraham (1982), l'aspect intrusif de l'imgo maternelle aurait été projeté sur le père de Sigmund, Jacob Freud, au moment de son adolescence. Cette hypothèse fait de la mère une source de dangerosité ; constituer comme dans la horde primitive, un père grandiose – mais à tuer et intérioriser pour éviter la séduction maternelle passivante et affolante – est une façon de représenter les enjeux du processus d'adolescence : par projection sur le père, âgé et inactif, des aspects intrusifs de l'imgo maternelle. Cette proposition s'articule avec la représentation d'un père-écran, reprenant l'idée de l'apparition du père comme tiers attirant une part de la haine envers la mère, et ainsi la protégeant.

Une des façons de relire le travail de S. Freud consiste à repérer les aspérités de sa pensée, ici concernant le lien père/fils. Jean associe sur des souvenirs ou rêves qui renvoient à une crainte de dévoration, crainte toujours située dans la lignée maternelle. Dans l'analyse de l'homme aux loups, S. Freud (1918) confirme l'idée d'une identification primordiale au père de la préhistoire personnelle en affirmant que

dans ce cas, et donc en potentialité dans tous les cas, c'est le père qui aurait été le premier amour de l'enfant ; c'est à lui que l'enfant semble d'emblée amoureuxment fixé, ce que Freud ne peut expliquer que par un obscur caractère de sa constitution sexuelle congénitale. Lorsqu'il reprend ce cas, il persiste à mettre l'accent sur l'angoisse de dévoration par le père, avant de l'attribuer originellement à des sources maternelles : « Jusqu'ici je n'ai rencontré que chez des hommes l'angoisse d'être dévoré ; elle est liée au père mais résulte probablement de la transformation de l'agression orale dirigée contre la mère. On peut dévorer la mère de laquelle on s'est nourri ; le père ne peut être le motif d'un tel désir » (Freud, 1931, p. 130).

Pourtant, lorsqu'il cite un patient qui a développé, à partir du *Petit Chaperon rouge*, une phobie des loups, Freud (1916-1917) associe le loup à un déplacement de l'angoisse liée à l'ambivalence vis-à-vis du père. Il se demande alors si ce type de conte a un autre objet que de délivrer un contenu secret, celui de l'angoisse infantile à l'égard du père. Ce père avait pour habitude de gronder avec tendresse son fils en lui disant : « Je vais te manger », rappelant le jeu similaire de Jean avec son père.

S. Freud évoque enfin une patiente qui fit le récit de ses deux fils qui ne parvenaient pas à aimer le grand-père, car celui-ci, quoique tendre avec eux, aimait leur faire peur en leur disant qu'il allait leur ouvrir le ventre, fantasme dont on peut croire qu'il touche à la transmission transgénérationnelle des vœux infanticides dont les contes pour enfants sont si souvent représentatifs (Houssier, 2007). Le plus dur sacrifice que la société exige concerne la limitation de l'agressivité et des pulsions d'agression. Mais le moi n'est pas à l'aise s'il doit ainsi être sacrifié aux besoins de la société, s'il doit se soumettre ; c'est une continuation du dilemme manger ou être mangé (Freud, 1932) qui apparaît ici comme un fantasme nodal touchant le père comme la mère.

C'est par l'identification secondaire qui s'installe *in fine* à l'adolescence que l'adolescent fait disparaître par ingestion identificatoire son père sans avoir besoin de le tuer. L'identification répond aux deux courants affectifs : la satisfaction de l'amour envers le père par l'acquisition de ses

qualités ; l'accomplissement des tendances hostiles par une identification par incorporation cannibalique. « Désormais, c'est lui qui est le père admiré et éminent » (Freud, Bullit, 1930-1938, p. 102), le père ayant été assimilé-mangé-tué-aimé par l'identification secondaire. L'identification cannibalique exprime l'agressivité envers le père et de ce fait participe à la perte du lien érotisé au père idéal. Dans le mouvement de secondarisation de l'image paternelle, le père de l'adolescence devient ainsi celui qui fait l'objet d'un mode de pensée meurtrier-critique (Roussillon, 2010), et non plus idolâtré.

Autrement dit, l'intériorisation du père passe par une identification orale dévoratrice qui prend la forme de l'identification à l'agresseur-interditeur. C'est ce travail d'introjection paternelle comme anticipant la tiercéité séparatrice qui court de la petite enfance jusqu'à la fin de l'adolescence. L'articulation entre l'élaboration des vœux œdipiens et la désidéalisiation des figures infantiles intériorisées fonde la traversée du processus adolescent ; ce mouvement progressif de désidéalisiation a été pensé comme décisif dans l'issue de la conflictualité adolescente. Ainsi, P. Blos (1985) montre qu'une trop grande proximité relationnelle et affective du père envers son fils relève d'une séduction qui renvoie à la gratification de sa « faim d'objet » concernant son propre père. Il ne s'agit pourtant pas d'invalider l'importance du père œdipien, mais de donner une place centrale à la relation orale père/fils et à sa résolution dans la fin d'adolescence. Son échec aboutirait à la névrose adulte. La névrose de l'homme s'originerait dans la non-résolution du complexe préœdipien père/fils, qui n'a pu être résolu à passer par l'adolescence. Rajoutons que l'adolescence laisse émerger une trace précoce du lien père/bébé à travers des fantasmes oraux de dévoration, à travers lesquels se rejouent les enjeux infanticides-parricides de la naissance (Houssier, 2007).

PSYCHOTHÉRAPIE ET SÉPARATION-DIFFÉRENCIATION À L'ADOLESCENCE

Pendant plusieurs décennies, la psychanalyse ne savait pas comment prendre en charge les adolescents, car le

modèle dominant était celui de la cure psychanalytique (Houssier, 2010 *b*). Les jeux et les dessins les infantilisaient et leur proposer de s'allonger sur le divan s'avérait généralement impossible¹. On considérait alors que l'afflux postpubertaire de libido narcissique empêchait l'établissement d'une relation d'objet, comme on le pensait parfois pour les patients psychotiques. Au fur et à mesure des remaniements successifs du cadre, liés notamment au repérage des états limites ou *borderline*, on a considéré que la position d'« ami neutre » était nécessaire pour favoriser le contact transférentiel avec l'adolescent, une trop grande distance étant vécue comme un abandon (Houssier, 2009). Mêler le plomb de la psychothérapie à l'or pur de la cure a constitué une forme de renoncement pour les analystes intéressés par les adolescents. L'adolescence attaque les idéaux, des parents comme des analystes : les parents en réaménageant leurs idéaux, c'est-à-dire en laissant leur enfant croître pour créer ses propres projets, en dehors de tout lien d'emprise ; les analystes en renonçant, ne serait-ce que partiellement, au pouvoir – ou à sa croyance – de l'interprétation délivrant une vérité subjectale. Actuellement, on envisage plutôt d'accompagner l'adolescent avec une certaine discrétion pulsionnelle pour permettre la traversée du processus, en se tenant au plus près de la blessure (Marty, 2010). De la même façon, pouvoir « lâcher » un adolescent à l'issue d'une psychothérapie, y compris lorsqu'on repère les aspects défensifs ou conflictuels qui participent à cette décision, constitue une expérience intersubjective aux effets psychiques potentiels. En acceptant cette perte en présence – un patient nous quitte –, le psychanalyste fait implicitement une proposition identificatoire secondarisée, incluant un lien fondé sur des allers et retours, sur une alternance entre présence et absence. Cette perte ouvre sur un mouvement de séparation qui implique le renoncement à un idéal

1. À ce sujet, selon P. Gutton (Discussion lors du colloque « Au-delà des controverses : Anna Freud et la psychanalyse de l'adolescence », Association internationale de l'histoire de la psychanalyse, Paris, le 23 octobre 2010), la prise en charge institutionnelle de patients adolescents sur le divan par M. Lauffer n'aurait pas permis d'obtenir des résultats significativement différents d'une psychothérapie en face à face à un rythme moins soutenu que quatre à cinq séances hebdomadaires.

du psychanalyste, celui d'une fin de psychothérapie « parfaitement » élaborée.

Par effet de glissements sémantiques et théoriques, le travail de séparation-individuation proposé par P. Blos (1967) serait plutôt à considérer comme un mouvement psychique de personnalisation-différenciation, toujours au travail dans une temporalité non définie.

Davantage que de séparation-individuation, reprenons aussi l'heureuse expression de R. Roussillon (Golse, Roussillon, 2010, p. 44) pour évoquer un processus de séparation-différenciation soulignant la temporalité spécifique du processus. La différenciation psychique ne peut être supportée que si chacun des partenaires emporte quelque chose de l'autre dont il s'éloigne, tout en ayant la conviction que cet autre, de son côté, a également inscrit en lui quelque chose de lui (Golse, 2010, p. 61).

Du côté du psychanalyste, comme l'illustre la situation de Jean, une différenciation suffisamment bonne impliquerait à la fois la prise en compte de la profondeur des mouvements engagés et un dégagement de l'idée parfois réductrice d'une séparation définitive avec les premiers objets d'amour. Mettre au travail la désidérialisation du père participe de ce travail psychique à côté de la blessure : désinvestir et réaménager une nouvelle distance avec les figures infantiles.

S. Freud (1936), lorsqu'il se rend à Athènes, là où son père n'était jamais allé, évoque la réalisation d'une rêverie d'adolescence. Il analyse l'inquiétante étrangeté qu'il ressent à cette occasion comme un refus intérieur qui fait retour, refus qui porte sur le voyage comme dépassement « réussi » du père. Ce meurtre symbolique signifie que pour être accepté sans le retour de la castration *via* l'étrangeté, il est nécessaire de pouvoir critiquer le père, réduire sa puissance face à sa propre puissance montante, et se dégager de cette culpabilité pour pouvoir jouir des avantages de la vie : un mouvement de pensée meurtrier-critique, ce que le maintien de l'idéalisation du père tend à entraver, comme Jean nous le signale.

À partir de la question de l'inquiétante étrangeté vécue dans le corps à l'adolescence, on pourrait proposer la définition suivante : à l'adolescence, le travail de subjectivation, d'appropriation du soma et du psychique consiste à rendre

familier ce qui est devenu étranger, inconnu (Houssier, 2011). Ce processus de refamiliarisation rencontre l'élaboration, *via* la familiarisation, des désirs incestuo-parricides. L'ensemble de ce processus soutient la possibilité d'une vie psychique à la conflictualité supportable. L'opposition ou couple d'opposés étranger-familier qui sous-tend le vécu adolescent s'inscrit dans le droit-fil de la proposition concernant la capacité à se sentir réel (Winnicott, 1975) ; elle touche l'intime de l'être, et rejoint les préoccupations identitaires propres à la trajectoire de l'adolescent, sur fond de crainte d'être envahi par des fantasmes désorganisateur, à l'origine de la demande de Jean.

Par les questions qu'il pose, consciemment ou non, par ses symptômes ou encore les conflits qu'il expose, l'adolescent « fait des histoires », les siennes et celles de sa famille. Cette histoire des liens qu'il interroge à sa façon rejoue les conflits laissés en suspens dans l'espace familial ; l'adolescent porte donc en lui un potentiel d'historien de sa famille, sur fond de fantasmes meurtriers partagés entre père et fils.

RÉFÉRENCES

- Abraham R. (1982), « Freud's Mother and the Formulation of the Œdipal Father », *The Psychoanalytic Review*, 69, 441-453.
- Birraux A. (1990), *L'Adolescent face à son corps*, Paris, Éditions universitaires.
- Blos P. (1967), « Adolescence et second processus d'individuation », in M. Perret-Catipovic, F. Ladame, *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, Paris-Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1997, pp. 113-150.
- Blos P. (1985), *Son and Father*, New York, The Free Press.
- Bollas C. (1989), « L'objet transformationnel », *Revue française de psychanalyse*, 53, 4, 1181-1199.
- Cahn R. (1987), « Thérapie des actes, actes de thérapie », *Adolescence*, 5, 2, 237-252.
- Freud S. (1916-1917), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1979.
- Freud S. (1918), « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », in *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1954, pp. 325-420.
- Freud S. (1930), *Le Malaise dans la culture*, Paris, Puf, 1995.
- Freud S. (1931), « Sur la sexualité féminine », in *La Vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, pp. 139-155.
- Freud S. (1932), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
- Freud S. (1936), « Un trouble de mémoire sur l'Acropole (Lettre à Romain Rolland) », in *Résultats, Idées, Problèmes*, 2, Paris, Puf, 1985, pp. 221-230.
- Freud S., Bullit W. C. (1930-1938), *Le Président T. W. Wilson. Portrait psychologique*, Paris, Payot, 1990.
- Golse B., Roussillon R. (2010), *La Naissance de l'objet*, Paris, Puf.

- Green A. (1990), « Point de vue du psychanalyste sur les psychoses à l'adolescence », in F. Ladame, P. Gutton, M. Kalogerakis, *Psychoses et Adolescence*, Paris, Masson, pp. 231-244.
- Gutton P., Birraux A. (1982), « Ils virent qu'ils étaient nus. Différence et complémentarité des sexes à l'adolescence », *Psychanalyse à l'université*, 28, 7, 671-680.
- Houssier F. (2007), « Mythe phylogénétique, rêve et conte pour enfant : la permanence d'une trace infanticide dans la culture freudienne », *Le Divan familial*, 19, 131-140.
- Houssier F. (2009), « Réflexions sur la délinquance et la psychothérapie chez les auteurs inspirés par Anna Freud (1945-1965) : émergence des premières théories de l'adolescence », *Psychiatrie de l'enfant*, LII, 2, 593-623.
- Houssier F. (2010 a), « Mort du père et impasse de l'élaboration des vœux parricides à l'adolescence », *Adolescence*, 28, 2, 321-329.
- Houssier F. (2010 b), *Anna Freud et son école. Créativité et controverses*, Paris, Campagne-Première.
- Houssier F. (2011), « Positions psychotiques dans la cure d'une adolescente anorexique », in F. Marty, *Psychopathologie de l'adolescent : 10 cas cliniques*, Paris, In Press, pp. 213-233.
- Jacobson E. (1964), *Le Soi et le monde objectal*, Paris, Puf, 1975.
- Marty F. (2010), « Quand le fantasme prend corps », in J. André, C. Chabert, *La psychanalyse de l'adolescent existe-t-elle ?*, Paris, Puf, pp. 205-222.
- Meltzer D. (1989), « Le rôle du père dans le premier développement en relation avec le "conflit esthétique" », in *Le Père : métaphore paternelle et fonctions du père : l'interdit, la filiation, la transmission*, Paris, Denoël, pp. 63-70.
- Roussillon R. (2010), « Survivre au sexuel », in J. André, C. Chabert, *La psychanalyse de l'adolescent existe-t-elle ?*, Paris, Puf, 2010, pp. 179-204.
- Winnicott D. W. (1967), « Sur D. W. W. par D. W. W. », in *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, pp. 17-29.
- Winnicott D. W. (1975), *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard.

Florian Houssier
 Institut de psychologie
 LPCP EA 4056
 71, avenue Edouard-Vaillant
 92100 Boulogne-Billancourt
 florian.houssier@parisdescartes.fr

Hiver 2011